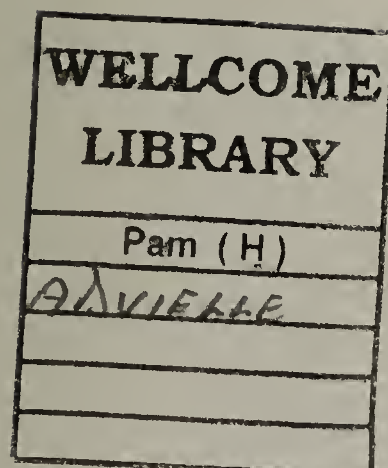


L'ANCIEN
HOPITAL D'AUBRAC
EN ROUERGUE
(LE PETIT SAINT-BERNARD DE LA FRANCE)

PAR

M. VICTOR ADVIELLE

MEMBRE DU CONSEIL GÉNÉRAL ADMINISTRATIF DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE,
DE LA SOCIÉTÉ DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS DE L'AVEYRON

Dans ce temps-là, il fallait, dans certaines provinces, veiller à la sûreté des chemins publics : la religion s'en chargea.

L'abbé GAUME.

CAEN
TYP. F. LE BLANC-HARDEL, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
RUE FROIDE, 2

1865

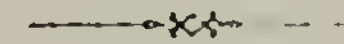
Extrait du Bulletin monumental publié à Caen par M. de Caumont.



L'ANCIEN HOPITAL D'AUBRAC

EN ROUERGUE

(LE PETIT SAINT-BERNARD DE LA FRANCE).



Il ne faut pas demander à l'histoire de l'hôpital d'Aubrac de dramatiques épisodes : elle n'en comporte point. Ses annales peuvent se résumer en ces mots :

Travail — Charité — Assistance.

Que la passion politique, si injuste toujours, s'apaise au souvenir de cette fondation hospitalière. La *maison Notre-Dame des Pauvres d'Aubrac* ne rappelle que des actes de bienfaisance, la foi de nos pères et l'une des plus consolantes institutions des temps passés.

Certes, il a fallu un bien grand courage pour confiner son existence dans les montagnes d'Aubrac, loin de toute habitation, sans autre horizon que la voûte du ciel et que des forêts peuplées de bêtes fauves ; et rien n'est vrai, aujourd'hui encore, comme l'inscription qui était gravée sur le fronton de la grande porte de l'ancienne Domerie : *In loco horroris et vastæ solitudinis.* Que la mémoire des religieux d'Aubrac soit donc vénérée, car ils ont plus fait pour leur temps que la plupart

d'entre nous, qui parlons à tout propos de philanthropie, ne ferons pour le nôtre. Ils ont enduré volontairement un froid sibérien, sans se plaindre, en athlètes, quand souvent ils auraient pu vivre au milieu des jouissances du monde. Ils ont recueilli l'indigent, hébergé le passant, soigné et consolé l'infirme et donné des millions de fois la *miche* traditionnelle aux malheureux qui les environnaient et auxquels ils ne demandaient même pas, en retour, un mot de reconnaissance. Ils ont été prévoyants, économes, quand autour d'eux on vivait sans songer au lendemain; c'est là l'unique cause de leur rapide fortune. En cela encore ils ont devancé leur siècle.

On n'est pas bien fixé sur l'époque précise de la fondation de la *maison Notre-Dame des Pauvres* d'Aubrac (1); mais l'opinion la plus commune la fait remonter à l'année 1120.

En cette année, d'après une pieuse légende, confirmée par la tradition et par de nombreux écrits, *Alard* ou *Adalard* (2), vicomte du pays de Flandres, se rendant, suivant la coutume du temps, en pèlerinage à Saint-Jacques-en-Galice, fut arrêté, ainsi que sa suite, dans les montagnes d'Aubrac, par une bande de malfaiteurs auxquels il dut livrer combat. Se voyant en danger de perdre la vie, Alard fit vœu, s'il échappait de leurs mains, de fonder en cet endroit un hôpital pour y recevoir et escorter les pèlerins. Ce vœu ayant été exaucé, Alard put continuer son voyage. A son retour de Saint-Jacques-en-Galice, il traversa encore cette rude contrée; et, se souvenant de l'engagement qu'il avait contracté, il jeta, de concert avec les chevaliers qui l'accompagnaient, les premiers fondements de l'hôpital d'Aubrac, qui consista, sans doute, à l'origine, en une pauvre cabane faite de bois et de terre.

(1) Aubrac (*Alto braco*), paroisse peu importante située à l'extrémité nord du département de l'Aveyron. Le village actuel est bâti, en partie, avec les débris de l'ancien hôpital de N.-D. des Pauvres.

(2) Le titre de *vicomte de Flandres*, attribué à Alard, peut être contesté. Cette question est, de notre part, en ce moment, l'objet d'une étude approfondie.

Nous nous proposons d'ériger, le 5 mai 1866, dans l'église paroissiale d'Aubrac, un petit monument funéraire à la mémoire d'Alard. La Société française d'archéologie a bien voulu concourir à la dépense d'érection de ce monument.

Aujourd'hui, il ne reste plus que des ruines des vastes bâtiments qui avaient succédé aux constructions primitives : c'est l'œuvre plus encore des hommes que du temps. Et l'église paroissiale d'Aubrac, érigée au XIIe siècle et récemment restaurée, conserve seule le souvenir de la fondation charitable du pèlerin flamand.

Alard passa le reste de sa vie à Aubrac, en compagnie de treize prêtres qu'il y avait appelés, et y mourut en 1135, le 5 mai, pensons-nous. Ses restes mortels furent déposés dans la chapelle de l'hôpital, et le Seigneur, dit la tradition, manifesta, par des prodiges, la gloire de son serviteur.

Peu à peu, l'hôpital d'Aubrac prit de l'importance, le nombre de ses religieux augmenta en même temps que ses revenus, et sa réputation s'étendit au loin. Bientôt cet établissement fut assez puissant pour avoir : — des *prêtres* pour le service de l'église et l'administration des sacrements; — douze *chevaliers* pour escorter les pèlerins et défendre la maison; — des *frères*, clercs et laïques, pour le service de l'hôpital et des pauvres; — des *oblats* ou *donats* pour le soin des fermes et de l'hôpital, — et enfin des *dames de qualité*, ayant sous leur direction des servantes, pour laver les pieds, nettoyer les habits et faire les lits des pèlerins.

Le registre qui renfermait la liste des bienfaiteurs de l'hôpital d'Aubrac a disparu dans un incendie; mais l'histoire et

des titres écrits nous ont transmis le nom de quelques-uns. Ce sont : — les comtes de Rodez ; — Alphonse II, roi d'Aragon, marquis de Provence et vicomte de Millau ; — Adhémar de Poitiers, comte de Valence ; — Étienne, évêque de Clermont ; — Étienne, seigneur de Saint-Urcize ; les seigneurs de Calmont-d'Olt, d'Estaing, de Roquelaure, de Castelnau, de Peyre, de Grammont, de Belneder, de Canillac, de Lévézoulx, de la Roque, etc.

François Ier séjourna pendant trois jours à Aubrac, en 1533, et dut aussi comprendre cet établissement dans ses largesses.

Si l'hôpital d'Aubrac arriva à posséder des biens immenses, ses aumônes accrurent chaque année d'importance. Jamais malheureux ne frappa en vain aux portes du monastère. Aussi un pieux écrivain a-t-il pu dire avec raison qu'il s'y pratiquait une charité et qu'il s'y faisait une *aumosne des plus amples, des plus générales et des mieux réglées du royaulme* (*Vie de Fr. d'Estaing, évêque de Rodez*, par le P. Beau, 1656, p. 337.) Ce même écrivain ajoute : « Il arrivoit souvent que « l'abbaye distribuoit jusqu'à 5 et 6,000 pains dans un seul « jour, bien que cette aumosne ne fût pas de fondation. » Quelques années auparavant, sous le domnat de Raymond de Prunières, les religieux d'Aubrac donnaient tous les jours l'hospitalité ou l'aumône *à plus de cinq cents personnes*. Vers la fin du XVIIIe siècle, les aumônes atteignirent même la somme annuelle de 15,000 livres.

Mais l'hôpital d'Aubrac eut ses vicissitudes : il fut pillé et saccagé à diverses reprises par les *routiers*, par les *Anglais*, par les *religionnaires* surtout qui, en une fois, en 1570, enlevèrent des montagnes 4,000 bêtes à cornes, et, en 1595, massacrèrent tous les religieux, à l'exception d'un seul qui eut la vie sauve.

Triste époque que celle où l'audace et la force étaient supérieures aux lois !

Au début de la fondation, les religieux d'Aubrac se firent remarquer par leur ardente piété et la régularité de leur conduite : ce qui leur valut d'être placés, en 1162, sous la protection particulière du pape Alexandre III, qui voulut être agrégé à leur société, comme le furent, à d'autres époques, Honorius III, Innocent III, Philippe-le-Bel, Adhémar, comte de Valence, et son épouse. — Plus tard, sous le domnat de Raymond de Prunières, la ferveur des religieux rappela les plus beaux jours de l'ordre. Mais le relâchement se fit remarquer quelquefois, non dans les mœurs, mais dans la pratique de la religion et dans l'observance des règles.

L'hôpital d'Aubrac relevait directement du roi pour quelques terres, et, pour le plus grand nombre, des comtes de Rodez et de plusieurs seigneurs puissants du pays, qui lui suscitèrent à diverses reprises des embarras sérieux, notamment les de Calmont-d'Olt, dont la haine fut séculaire.

Pour le spirituel, l'hôpital d'Aubrac ne voulut jamais se soumettre à la juridiction des évêques de Rodez.

Le supérieur prenait le titre de *maître*, mais on le qualifiait toujours de celui de *dom*. Ses revenus s'élevèrent jusqu'à 45,000 francs. Il jouissait de nombreux priviléges, tels que ceux de porter la croix pectorale et l'anneau pastoral, et de faire saisir et arrêter *partout* les apostats de la religion.

Le costume des premiers *frères* se composait d'un rabat blanc et d'une robe noire, sans capuce, mais ornée au côté gauche d'une croix de taffetas, bleu de ciel, à huit pointes. Au chœur, ils portaient la barette et une espèce de coule noire à grandes manches, avec la croix sur le côté gauche et la coule.

Les *chevaliers* portaient la croix au même côté de leur justaucorps.

Après la réforme qui s'introduisit dans l'ordre, à la fin du

XVII[e] siècle, le costume des *chanoines réguliers* d'Aubrac se composa d'une robe blanche et d'un petit scapulaire de linge placé par-dessus, lié avec une ceinture de laine. La croix bleu de ciel était le seul ornement de ce costume. Au chœur, ils portaient, en été, un rochet azuré à larges manches, avec l'aumusse noire sur le bras gauche, et la chape de même couleur en hiver.

Ils passaient de longues heures en prières et se levaient à minuit pour dire matines.

Aux premières lueurs de l'incendie révolutionnaire, *la populace des montagnes* (dit l'abbé Bousquet, annaliste du monastère) *se rua avec fureur sur l'hôpital.* Pour l'apaiser, dit-il encore, il fallut qu'on lui livrât toutes les provisions, et que les cénobites manquèrent ensuite de ce pain que, la veille encore, ils avaient distribué en abondance.

Aujourd'hui, la cloche d'Aubrac ne rappelle plus les égarés : *errantes revoca*, comme le porte si bien son inscription ; mais elle perpétue un souvenir, elle cimente la reconnaissance au cœur de ces montagnes, et elle est toujours, comme autrefois, une voix sûre, amie et sympathique.

L'hôpital d'Aubrac, avons-nous dit, a été démoli de fond en comble, sauf une vieille tour, veuve de sa couronne de machicoulis, et quelques bâtiments convertis en habitations, granges ou écuries. Les archives du monastère ont elles-mêmes disparu dans un auto-da-fé républicain. Et de tout ce qui pouvait rappeler la mémoire d'Alard, il ne reste qu'une église, contemporaine de la fondation, et le pommeau en argent de la canne du pélerin flamand.

L'église (aujourd'hui paroissiale) se compose d'un seul vaisseau, sans chapelles latérales ni ornements. Le style roman domine dans presque toutes ses parties. La voûte, de forme

ogivale, est remarquable par sa construction ; elle est en pierres de taille, parfaitement appareillées, et a fixé l'attention des architectes et des archéologues.

Les annales du monastère constatent que l'église d'Aubrac fut commencée sous le domnat de frère Dordé (1196-12..), et achevée sous le domnat de frère Étienne II, qui dut prendre fin vers 1240.

Ces indications sont précieuses à plus d'un titre : elles nous fixent, en effet, sur l'âge du monument et deviennent aussi un utile point de repère pour l'étude de l'archéologie dans cette partie de la France. L'église d'Aubrac est de l'époque de transition du roman à l'ogive. Elle a été commencée alors que le roman était abandonné, et terminée quand l'ogive commençait à peine à apparaître dans le midi.

Elle est classée au rang des monuments historiques.

Sa longueur dans œuvre est de 25 m. 30 c. ; sa largeur, de 10 mètres.

La construction du clocher appartient à la deuxième moitié du XV[e] siècle ; elle paraît avoir été faite d'un seul jet. Les parements extérieurs des quatre murs sont en pierres de taille de différentes nuances, placées sans symétrie, excepté dans la partie inférieure du dernier étage. Ce clocher forme un rectangle de 7 m. 37 sur 9 m. 56. Il est adossé à l'angle sud-est de l'église, en prolongement de la face extérieure du mur du chevet. Sa hauteur, avant les travaux de restauration qui y ont été exécutés dans ces derniers temps, était encore de 19 mètres. Comme presque tous les monuments de ce genre du midi de la France, le clocher de l'église d'Aubrac est lourd, massif et sans élégance.

Un monument peut braver le temps et les cataclysmes

sociaux, mais il n'en saurait être de même d'un tout petit bijou, tel que le pommeau de la canne d'Alard. Aussi doit-on être surpris de ce que ce bijou n'ait pas encore passé dans le creuset du fondeur : il a vraiment fallu un concours exceptionnel de circonstances pour le sauver de la destruction à laquelle semblent voués ces sortes d'objets.

Comment ce bijou est-il parvenu jusqu'à nous? Est-il authentique ?

A ces questions je réponds : — Avant la Révolution de 1789, les *hospitaliers* d'Aubrac conservaient avec une grande vénération un petit bijou en argent que la tradition disait être le pommeau de la canne d'Alard, fondateur de leur maison.

Craignant, sans doute, qu'on ne vînt à égarer ce bijou ou qu'on ne doutât un jour de son authenticité, ils firent graver, au XVIe siècle, sur sa partie supérieure, une inscription ainsi conçue : *C'est le baston du B. Alard, vicomte de Flandres et fondateur du saint et* (*sic*) *hospital d'Aubrac.* Ce bijou est resté en leur possession jusqu'à la suppression du monastère. On le retrouva plus tard dans la succession du P. Niel, l'un des derniers hospitaliers d'Aubrac. Les héritiers de ce digne religieux entourèrent, à leur tour, ce bijou d'une vénération extrême, et c'est grâce à leur bienveillante concession que j'en suis devenu l'heureux possesseur. Aujourd'hui, il est en mains sûres : le feu des enchères ne l'atteindra jamais; et, quand je m'en dessaisirai, ce sera pour en enrichir une collection publique.

Le pommeau de la canne d'Alard est d'une bien minime valeur : il pèse, en effet, que 24 grammes. Il est creux et composé uniquement d'une plaque d'argent fin assez épaisse, réunie en forme de boule aplatie de haut en bas. A ce pommeau est soudé une sorte de tuyau, de même métal,

dans lequel on introduisait la canne. Ce bijou n'a jamais été ciselé ni damasquiné. Sa surface est plane. La partie inférieure a été ouverte, sur un côté, pour fixer plus solidement le bois de la canne.

Ce bijou est, on le voit, comme l'église d'Aubrac, extrêmement simple ; mais il acquiert comme elle une haute valeur par son antiquité, par les souvenirs historiques qu'il rappelle ; et nous croyons ne pas nous tromper en disant que c'est le seul monument de ce genre de l'orfèvrerie du XII[e] siècle que l'on connaisse en France.

Caen, typ. F. Le Blanc-Hardel.